Document généré le 27 avr. 2024 21:58

L'Inconvénient

Ceux de 94

Patrick Nicol

Numéro 64, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82372ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nicol, P. (2016). Ceux de 94. *L'Inconvénient*, (64), 57–59.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CEUX DE 94

Patrick Nicol

L'histoire ne retiendra pas notre passage sur terre, mais nous savons que nous existons. Nous nous croisons dans les colloques, dans les corridors de nos établissements, nous nous chevauchons sur les listes d'ancienneté et nous nous saluons comme des vétérans de la bataille d'Azincourt. Nous avons vieilli, certes, nous nous sommes empâtés, mais nous arborons cette assurance un peu tranquille qui nous distingue des précaires, ces certitudes formées d'habitudes figées, ces connaissances, disparates mais bien choisies, propres à impressionner les habitants d'un village de Beauce, si les Beaucerons pouvaient être impressionnés par autre chose que les habits neufs de Maxime Bernier. On pourrait nous appeler la classe de 94 : nous sommes les professeurs de français qui ont été embauchés dans les cégeps à la faveur de la réforme Robillard et nous sommes des centaines, peut-être des milliers. Assoyez-vous, les enfants, faites un rond autour de papa, je vais tout vous raconter.

À cette époque flottait sur le royaume un certain mécontentement. *Nos jeunes sont ignares*, criait-on, *plus personne ne sait rien*. La droite culturelle s'alarmait. Il fallait sortir Molière de sa tombe, Voltaire de ses limbes, déterrer Racine qui ne demandait qu'à refleurir ; il fallait culturer les jeunes au plus sacrant, sinon ce serait le vide, l'absence de référents, le désœuvrement postmoderne et l'animalité ressurgie. *Il faut sortir nos enfants des griffes de l'appétit commercial*, disait-on, *et de la manipulation idéologique*, clamait-on. Pour ce faire, rien de mieux que de retourner en arrière (et tant qu'à y être on pourrait leur apprendre à écrire). Beau projet, instruire les masses. Difficile d'être contre. Les heures d'enseignement du français dans les cégeps ont donc augmenté, créant un énorme besoin de professeurs. Une conscription fut levée ; tout ce qui savait accorder un participe passé fut enrôlé.

Nous sommes débarqués, frais émoulus de l'université, le nombril encore humide de l'encre de notre maîtrise inachevée, de notre thèse à peine ébauchée, de notre cinquième secondaire rehaussée d'un certificat en pédagogie. Le nouveau programme prévoyait l'enseignement des classiques ? *Cool !* Il fallait transmettre à notre jeunesse le fond culturel occidental ? *All right ! Alors,* avons-nous demandé, feignant l'indolence : *c'est quoi, au fait, les classiques ?* Parce qu'il faut bien dire ce qui est – et que ceci reste entre nous, mes poussinots : nous n'en avions pas la moindre idée. À croire que le fond culturel n'était pas si commun, à croire que nous aussi, déjà, nous étions frappés par l'amnésie collective.

Notre entrée dans le monde a donc commencé par un vertige. Nous serions bientôt précipités dans des classes pleines d'Antoine et de Nadia à qui il faudrait apprendre ce que nous ne savions pas. Nous avons pioché comme des potaches, apprenant la veille ce qu'il fallait enseigner le lendemain. On nous demandait d'enseigner la littérature française des origines jusqu'à nos jours… nous avons donc asséné la littérature française des origines jusqu'à avant-hier, nous offrant tous les raccourcis que l'ignorance, l'aveuglement et la soumission de nos ouailles permettaient. La *Cantilène de sainte Eulalie,* les serments de Strasbourg, l'édit de Nantes et l'ordonnance de Villers-Cotterêts, la Pléiade, l'*Encyclopédie*, le Parnasse, le Cénacle, l'affaire des Placards, les querelles entre les jansénistes et les jésuites, les Anciens et les Modernes, les animaux malades de la peste, la domestication de la noblesse et l'anoblissement des généraux d'empire…

Nous avons tout enseigné sans rien comprendre, chaque fois prétendant que cette culture était la nôtre et qu'elle était partagée, chaque fois enjoignant à nos jeunes de se joindre à la célébration du savoir dont ils avaient été jusque-là les seuls exclus. Comme s'il y avait véritablement fête quelque part, comme si de l'autre côté de l'adolescence les beaux esprits se réunissaient pour parler en vers, deviser, s'esbaudir.

Nous existions si fort, à cette époque. Nous savions désormais que la rose qui ce matin avait déclose aurait l'air folle le soir venu ; nous savions que *L'Albatros* s'empêtre dans ses rimes croisées ; que les années se chargent de finir des carrières quand le temps ne suspend pas son vol ; que pire qu'affliger et nuire, on peut encore conspirer à nuire. Nous avons appris beaucoup de choses, et nous étions fiers de notre savoir comme le nouveau riche de son avoir et enivrés, finalement, par la distance qui peu à peu nous séparait de nos Étienne et de nos Valérie. Mais l'abîme, aussi, nous séparait de nous-mêmes au point où nous avions du mal à reconnaître les étudiants que nous avions été. Mieux valait les renier. Le salaire était bon et nous serions les derniers à jouir de la sécurité d'emploi.

Nous avions conscience de notre imposture. Immatures, incapables d'une relation simple avec la littérature, nous nous sommes cramponnés à ses signes les plus visibles. L'histoire et la figure de style ont été les deux mamelles entre lesquelles nous nous sommes réfugiés. Rien de plus clair qu'une date, rien de plus valorisant qu'une belle grosse métaphore. Certains d'entre nous sont devenus de véritables obsédés, des prosélytes, des névrosés du chiasme et du parallélisme, du parallélisme et du chiasme. Certains d'entre nous sont devenus de véritables spécialistes de l'anaphore, de l'allégorie, de l'assonance et de l'allitération. Tout était bon pour éviter les tremblements du sens et la véritable discussion.

Comment nous en vouloir ? Démunis, précipités dans la cage aux fauves et aux fauvettes, nous nous étions tournés vers nos collègues vétérans qui avaient mâché pour nous la matière à régurgiter. Mais qui étaient donc ces preux collègues, phares amis dans la tempête ? Ce n'étaient pas les profs les plus populaires, ni les plus jeunes, mais ceux qui toujours avaient résisté à la modernisation des cégeps. Sans le savoir, nous étions devenus les instruments de la revanche des tronches, ceux qui allaient bouter hors de France les cours de communication et de publicité, restaurer l'ancien régime, faire revivre en somme le cours classique qui leur avait si bien réussi. Les plus jeunes parmi les vieux voyaient clair : *ce n'est pas Ronsard que l'on réveille, c'est Lagarde et Michard !* Puis ils se sont réfugiés dans une noble bouderie qu'ils n'ont pas quittée avant l'âge de la retraite.

Comment nous en vouloir (bis) ? L'époque était commencée où l'on se méfiait des dérives pédagogiques et des délires professionnels ; la mode était aux grilles de compétences et aux critères de performance. Tout le monde voulait du mesurable, du quantifiable, et l'école s'enfonçait dans un discours légaliste, clientéliste. Quoi de plus clair, quoi de plus rassurant qu'une métaphore charnue, un vers de douze pieds et un lien évident entre un texte de deux pages et un contexte sociohistorique ramené à quatre picots sur un PowerPoint ? Notre métier demandait de la rigueur ; nous n'étions capables que de rigidité.

Nous nous saluons comme les participants d'un immense malentendu, les engagés d'une impossible et noble vision, les détenteurs d'un trésor que nous ne pouvons partager qu'entre nous, les innocents coupables d'un immense gâchis.

Comment nous en vouloir (ter) ? On nous demandait d'enseigner dans un pays qui refuse l'enseignement, de faire lire dans un monde qui a peur de la parole et qui, à la figure du maître, préfère celle de l'exécutant. Tout le monde autour de nous se méfiait du discours, des paroles, du subjectif, peu de professionnels étaient plus suspects que les professeurs de sciences molles, pelleteurs de nuages, défonceurs de portes ouvertes devant l'éternel devenu périssable ; peu de professionnels suscitaient plus de cynisme que les enseignants. Je soumets pourtant, modestement, que les vingt années écoulées depuis nous apprennent que nous aurions mieux fait de craindre les ingénieurs, les policiers et les agioteurs boursiers.

Je revois mes élèves, ces adorables gnochons, bûchant sur un vers de *Phèdre,* un portrait de La Bruyère, un borborygme de Lautréamont. Étudiants en génie électrique, étudiantes en service de garde, aspirants techniciens et aspirantes techniciennes en inhalothérapie, je les revois essayer d'apprendre leur langue en déchiffrant le baragouin de la Renaissance… Je les contemple contemplant la littérature comme on regarde au loin s'élever un temple en ruine sur une île perdue dans le brouillard. C'est loin. C'est magané. Et pas si beau. Ils se retrouvaient prisonniers d'une bien triste galère, et l'envie était fréquente de laisser tomber la rame. Quand le bateau cessait d'avancer, le réflexe de plusieurs de mes collègues, barreurs inutiles, a été de détester leurs élèves.

Quelques années d'enseignement nous ont suffi pour constater notre échec. Cette culture, ce répertoire de leçons, de références et de clichés, de personnages historiques et inventés que personne d'autre que nous dans l'univers ne professait, nous ne pouvions le sauver. Oh, certes ! la tentation était grande de prétendre que nous en étions les dépositaires,

de nous promouvoir cerbères, gardiens du temple, passeurs de sens. Mais nous ne passions que des synecdoques et des allusions à la bienséance dans un monde qui n'en avait rien à cirer, à battre ni à branler, de la gradation dans un poème baroque portant sur la vanité. La culture est un faisceau de résonances, d'allusions et de répétitions, c'est une monnaie d'échange, un échange de cadeaux, la culture est un univers, un bain, ce n'est pas le monologue d'un fonctionnaire dans une salle close. Personne autant que nous, je crois, n'a découragé autant de gens de la littérature ; personne autant que nous n'a consacré à tel point la séparation entre le savoir et le savoir scolaire. Parce qu'avec nous, ça devenait évident : l'école ne s'occupe que de choses mortes et abandonne l'apprenti dans son combat avec le concret. L'école a peur des livres, elle en fait des viandes froides ; l'école n'aime pas les livres, elle en fait des instruments de torture et des prétextes à l'humiliation. Ils sont innombrables, les apprenants que nous avons largués, abandonnés sur quelque radeau de quelque Méduse, les décourageant à jamais de la lecture, les convainquant à jamais de l'inanité des intellectuels. Comme si nous en étions.

Vingt ans plus tard nous nous regardons. Complices assagis, presque honteux d'avoir un temps aimé du Bellay (Nouveau venu qui cherches Rome en Rome / Et rien de Rome en Rome n'aperçois / Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois / Et ces vieux murs. C'est ce que Rome on nomme (c'est beau, quand même)). Nous nous saluons comme les participants d'un immense malentendu, les engagés d'une impossible et noble mission, les détenteurs d'un trésor que nous ne pouvons partager qu'entre nous, les innocents coupables d'un immense gâchis. Comme tout le monde, nous entendons les radios parlées, nous lisons les fils de commentaires sous les blogues du *Journal de Montréal*, nous faisons la file à l'épicerie, les oreilles ouvertes malgré nous sur la bêtise du monde, et nous savons bien que, si les auteurs des paroles qui nous blessent ont moins de quarante ans, ils sont probablement passés par nos classes. Quelqu'un comme nous dans une classe comme la nôtre les a exposés à Malherbe ou Mallarmé, Montaigne ou Montesquieu, pas beaucoup, juste assez pour leur permettre de développer des anticorps. Un homme, une femme de notre confrérie inconnue a célébré leur divorce d'avec la tradition occidentale pour les précipiter dans les bras de la Bête qui, refusant de les dévorer tout à fait, leur gruge le foie un peu chaque jour, et aussi les méninges, les affame et les enrage avant de les retourner contre nous. ■

LES INCONVÉNIENTS DU PROGRÈS

50 raisons de ne pas se réjouir trop vite

Mathieu Bélisle, Isabelle Daunais,
Alain Roy et Yannick Roy

À cheval entre la plaisanterie et la sociologie de terrain, l'entrefilet insolite et la philosophie de café, ce recueil de billets satiriques pose un regard étonné et narquois sur la quête éperdue d'authenticité de nos sociétés modernes.

Il brosse ainsi un tableau qu'on ne verra nulle part ailleurs, véritable mine pour les historiens de l'avenir qui pourront y observer, comme en temps réel, l'émergence de ce monde à la fois comique et troublant qui est le nôtre.

174 pages,12$ Commandez en ligne : www.inconvenient.ca